# I AM NOT A WITCH

Un film de Rungano Nyoni



**Un bijou d’humour et de regard distancié,**

**dominé par une petite fille de neuf ans dont on n’est pas prêt d’oublier le regard**

Cela commence par un car de touristes qui, sur l’hiver des Quatre saisons de Vivaldi, vont voir comme au zoo une communauté de sorcières, grimées et finalement ridiculement menaçantes. Les sorcières ont toutes un ruban blanc attaché dans le dos qui les empêche de s’envoler car c’est ainsi qu’elles pourraient tuer les gens. Couper ces rubans les transformerait en chèvres.

Dans un village, une jeune fille de neuf ans survenue d’on ne sait où, Shula, est traitée de sorcière. Elle se distingue par l’acuité de son jugement pour désigner les coupables de vols, si bien que le commissaire principal la prend comme bras droit. Nous voilà partis dans une série de scènes rocambolesques, extrêmement drôles et parfaitement allégoriques puisque tout au long du film, c’est l’exploitation de la croyance pour asseoir les pouvoirs qui est visée.

La jeune fille n’a pas été choisie par hasard : son regard perçant a une force capable de surmonter l’assignation, car c’est de cela qu’il s’agira : vivre assujettie ou vivre libre, au risque d’être dans la peau d’une chèvre. Cela n’est pas sans rappeler La Chèvre de Monsieur Seguin, qui a clairement inspiré la cinéaste. Le loup est ici aussi bien la déviation de la croyance que le capitalisme qui assujettit les femmes, même sorcières. Tout cela s’appuie sur des croyances ancestrales qui sont ici africaines mais n’en sont pas spécifiques puisqu’on a brûlé des sorcières en Europe durant des siècles.

Le choix purement fictionnel de Rungano Nyoni lui permet de jouer sur une impressionnante force visuelle et un décalage permanent pour ouvrir la réflexion et parodier ceux qui se servent des croyances pour exploiter les autres ou régler commodément leurs problèmes. Il tord le cou au pathos pour mieux laisser émerger l’empathie. Et il fait de ce constat une dynamique porteuse d’avenir. Des stratégies d’émancipation sont dessinées, comme dans ce conte que Shula relate où la ruse inverse le rapport d’exploitation, et bien sûr dans le **final inoubliable de cette fable flamboyante**.

Olivier BARLET

*Retrouvez l’intégralité de l’article sur le site* Africultures.com